

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 24

Artikel: A mademoiselle N.T.
Autor: J.M. / N.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 E. Monnet, rue de la Louve, 1.
 Pour les annonces s'adresser exclusivement
 à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
 et dans ses agences.

AU CAFÉ VAUDOIS

A M. Em. Fonjallaz.
 A M. et M^{me} C. Buffat.

UN petit coin du pays romand en pleine terre confédérée et pourtant si différente par la langue, les caractères et les usages... Sur la vaste place pavée des Cordeliers (Barfüsserplatz), en face de la vieille église dont Bâle a fait avec beaucoup de bonheur son musée historique, la haute maison blanche aux volets verts apparaît de loin au regard. Tout Vaudois qui s'approche et traverse la place au pavage inégal, parmi les groupes au langage étranger et dur, tressaille de surprise en discernant les deux couleurs inoubliables. Il fait un leste « demi à droite », comme disait notre maître de gymnastique, et entre en écartant le large rideau vert qui, dans les mois d'été, masque la porte. Le voici dans le nid.

Le nid ! Il est simple et franc, et de bon accueil. C'est Fonjallaz qui l'a créé. On s'y sent, dès la première heure, chez soi. Aux murailles, des photographies où un Léman, idéalement bleu, baigne les monts de Savoie et fait songer, avec un peu de mélancolie, aux lacs que nous avons laissés, là-bas, en terre romande. Le portrait de Ruchonnet pend à côté, avec le vieux cartel doré qui marque en silence l'heure vespérale.

Aux tables de bois dur, carrées et sans prévention, les bons clients abondent. Je sais des soirs où la même troupe des intellectuels romands émigrés au bord du Rhin — professeurs ou journalistes — fait du Café vaudois un Chat Noir au petit pied. Chacun chante la sienne, et tous en rient. Nul n'y met de malice.

Aux tables voisines, la colonie romande s'éparpille au petit bonheur et tous, docteurs, jardiniers et jeunes banquiers très élégants, comme il sied à des gens de cette importance, s'y mêlent fraternellement. Le jovial rôtisseur Marius — il est du Midi — coudoie le jardinier André, qui est venu d'Yvorne. A leur droite, le chroniqueur Edgar, Lausannois et homme d'esprit, fait des mots. La Société romande, que guide son énergique président à la barbe fleurie, répète un chœur à quatre voix dont elle régale ses amis, dans quinze jours. Et chacun se sent chez soi, à son aise, et sourit au vin d'or scintillant dans les verres. Hôte et hôtesse sont avénants à l'envi. Car le Café vaudois n'est ni café d'une caste ni celui d'un public; il s'ouvre à tous ceux dont le palais aime à déguster un authentique Dézaley bien frais, ou le Neuchâtel plus ferme et plus mordant. Nos confédérés de Bâle, qui s'entendent à goûter un cru sérieux, savent comme nous le chemin du Café vaudois. Comme il est démocratique et bon enfant, il faut qu'il le reste.

Pour un esprit observateur et un tantinet « charrieur », quelle moisson de drôleries, de menus ridicules et de ces glâtures qu'on appelle il y a vingt ans des « documents humains » ! Le Café vaudois a ses originaux. Quand les dits originaux ont avalé leur verre d'Epesses, ils le

sont deux fois. Et alors... La semaine passée, j'en entendais un — voyageur de commerce, je crois bien — soutenir, en invoquant l'Académie française, que le nombre quatre est singulier. Son voisin, un railleur de ma connaissance, lui opposa qu'il est par le monde des gens encore plus singuliers que le nombre quatre. Je vous jure qu'il n'a pas encore saisi... Encore. L'hiver dernier, deux Vaudois authentiques entrèrent, prirent place et demandèrent de la bière. Or, on n'en tient pas ici. Nos deux bons garçons commandèrent alors... deux décis de blanc, qu'ils burent en commun. Et je sais beaucoup de gens qui vont se lamentant de l'incorrigible ivrognerie des Vaudois !

Nous l'aimons, ce Café vaudois, pour tout ce que nous y retrouvons, nous de Vaud, de Fribourg, de Genève ou de Neuchâtel, du pays romand que nous avons laissé et qu'on regrette toujours, en fût-on éloigné de trois heures d'express. On se crée cette douce habitude d'y descendre paisiblement aux samedis de lassitude, aux soirs d'été où les tôts aigus des vieilles demeures, aux rives du Rhin, saillent étrangement sur le ciel rouge. On l'aime encore aux soirs de neige et de bise, pour la bonne chaleur et les camarades qui n'y manquent jamais. Aussi, qu'un ami accoure de la ville ou du village natal, vite nous l'y menons, pour qu'il sache qu'il est, au moins, en pleine grande ville germanique, un lieu où le Suisse français retrouve un coin de son ciel.

Mes amis du *Conteur*, s'il vous arrive de débarquer à Bâle, un beau jour, et si le cœur vous en dit, entr'ourez la porte, écartez le rideau et entrez.

PAYSAN DU SEYON.

Coup double.

Vous vous promenez dans la rue avec quelqu'un. Devant vous, marche un monsieur coiffé d'un huit-reflets ou d'un superbe melon.

— Gage que je donne un coup de poing sur le chapeau de ce monsieur ! faites-vous à votre compagnon.

— Allons donc !

— Pariez-vous vingt francs ?

— Ca y est.

Vous vous avancez à pas furtifs derrière le monsieur et... pan ! Vous lui enfoncez son chapeau jusqu'aux yeux.

Colère, jurons, et tout ce qui s'ensuit.

Pendant qu'il se débat, furibond, pour émerger de son couvre-chef, vous vous êtes fortement enfoncé le vôtre jusqu'au col. Et vous vous battez aussi.

Lorsque le monsieur reparaît, cramoisi, et va vous chercher querelle, vous vous écriez :

— Quel peut être le polisson qui s'est permis de nous ?...

Le monsieur vous prend pour un compagnon de malheur, gronde, peste avec vous... Et vous vous séparez les meilleurs amis du monde.

Vous retournez alors vers votre compagnon, ahuri, et vous touchez votre louis.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
 six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Mais, si vous voulez bien, un conseil : Ce jour-là mettez un vieux chapeau, autrement le gain serait mince.

A MADEMOISELLE N. T.

Vous l'avez dit, Mademoiselle, le *Conteur* n'est pas féministe. A notre époque, c'est un grand tort. Je le sais. Que voulez-vous, on ne peut toujours faire violence à ses opinions.

Mais, de grâce, ne croyez point qu'il y ait dans ces opinions la moindre hostilité à l'égard du sexe charmant auquel vous appartenez et qui est bien l'un des plus précieux, parmi les rares attraits du monde où nous vivons tous. C'est peut-être même parce qu'ils aiment, admirent et respectent beaucoup la femme — j'aurais dit « trop », si l'on pouvait jamais reprocher l'excès en ce domaine — que nombre d'hommes ont tant de peine à se convertir au féminisme, tel que le concevoient certaines de vos sœurs.

La femme fait aujourd'hui grand tapage pour affirmer une égalité que personne ne lui conteste plus. Elle gouverne le monde par le pouvoir irrésistible de ses charmes et de son cœur ; elle peut, par la seule fertilité de son imagination et sa parole infatigable, bouleverser ciel et terre, faire se battre les montagnes. Est-il, en effet, un seul événement, important ou non, qui ne révèle l'influence féminine ?

Mais la femme dédaigne, méprise même à présent ces priviléges inappréciables, que l'homme, et pour cause, ne songe nullement à lui disputer. Détentrice du sceptre du monde, elle jalouse l'humble baguette du magister. Ayant atteint le sommet du pouvoir et des honneurs, elle aspire à descendre. C'est excusable, en somme, parce que c'est très... faut-il dire « humain » ou « féminin » ?... Tous les deux.

Ce que veut la femme, maintenant, ce sont les titres dont se pare l'homme, à la faveur de diplômes qui, souvent, attestent plus de bonne chance que de savoir. C'est aussi le bulletin de vote, ce petit papier d'un usage si délicat qu'il vous fait parfois commettre bien des bêtises, et cela sans recours. La femme saura-t-elle s'en servir mieux que l'homme ? Peut-être oui ; peut-être non. C'est donc une augmentation éventuelle de risques... Il est vrai qu'en cela c'est le pays qui paie la casse, et le pays a bon dos.

Nous avons donc vu, Mademoiselle, que l'égalité morale de la femme et de l'homme, si l'on peut ainsi dire, est un fait acquis. Il n'est pas aujourd'hui un homme intelligent et juste qui puisse encore soutenir que la femme soit en quoi que ce soit inférieure à l'homme. Mais de cette égalité morale et intellectuelle, s'ensuit-il nécessairement une similitude de fonctions ? On pourrait peut-être le prétendre, si la nature n'en avait autrement décidé. Or la nature a ses raisons, en face desquelles tous nos arguments, toutes nos dissertations ne pèsent pas lourd. Des différences essentielles distinguent la femme de l'homme, et c'est en vertu de ces différences que, tout naturellement, instinctivement, s'est

faite, au jardin d'Eden déjà, la distinction des fonctions, la séparation des pouvoirs. L'histoire ne nous dit pas que cette opération ait donné lieu à la moindre discussion, ni qu'Eve était muette. Et, certes, à ce moment-là, il n'y avait pas encore de lois autoratiques, œuvre de cet égoïste d'Adam, tirant à lui toute la couverture. Il avait bien d'autres soucis.

Je crois, Mademoiselle — c'est naïf, peut-être — que si Dieu ou la nature avait voulu que la femme et l'homme eussent mêmes attributions et mêmes devoirs, il les eût apparemment créés en tous points semblables l'un à l'autre. Ou mieux, c'était plus simple, il n'eût créé que des femmes ou que des hommes. Les cigognes se seraient chargées du reste.

La nature fait bien ce qu'elle fait et je n'ai pas, pour moi, la prétention d'y pouvoir changer quelque chose.

Maintenant, « ce que femme veut, Dieu le veut », dit-on. Le mouvement féministe est une occasion superbe de prouver l'exactitude de ce proverbe.

J'attends en toute confiance, sans anxiété aucune, le résultat, et vous prie, Mademoiselle, ainsi que toutes vos sœurs, d'agrérer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et l'assurance de tout mon dévouement.

J. M.

Le chapeau sauveur.

M. "", dont la situation peut exciter les envieux, porte depuis plus de deux ans le même chapeau crasseux et aux bords fatigués.

Le lamentable couvre-chef fait la joie des amis de son propriétaire ; ils y trouvent sujet de maintes plaisanteries plus ou moins aimables.

M. "", agacé de ces interminables railleries, s'est, l'autre jour, rebiffé pour de bon.

— Vous vous moquez de mon chapeau ; vous croyez que c'est par avarice que je le fais durer si longtemps ? Eh bien, non ! Il y a un an, ma femme m'a dit : « Tant que tu n'auras pas un chapeau neuf, je ne sortirai pas avec toi ! » Comprenez-vous, maintenant ?

Personne n'a répliqué.

A la Cathédrale. — Demain, dimanche, à 2 heures, le *Chœur d'hommes* de Lausanne donnera, sous la direction de M. Alex. Dénéréaz, et avec le précieux concours de Mme Nina Jaques-Dalcroze et de l'*Orchestre symphonique*, un concert dont le programme est fort beau.

Comme premier morceau, l'ouverture des « Mâtres chantres », de Wagner ; comme œuvre principale, le magnifique « Requiem », de Cherubini ; puis « Thalatta », de Th. Podbertoky. Ce sera une vraie solennité artistique.

Dans les fleurs. — Aujourd'hui samedi et demain dimanche, c'est fête des fleurs sur notre promenade de Derrière-Bourg. A l'occasion de son assemblée, la Société vaudoise d'horticulture a eu l'heureuse idée d'organiser une exposition de produits horticoles.

On sait l'attrait irrésistible des expositions de ce genre, dont il serait vraiment pueril de vouloir en donner une description. Il faut voir.

A BORD DU « WINKELRIED » EN 1828

L'*Italie*, le nouveau bateau-salon dont vient de s'enrichir la flotte du Léman, ne met pas tout à fait trois heures et trois quarts à franchir la distance de Genève au Bouveret, en longeant la côte suisse, qui est la plus étendue. Il fallait plus de huit heures pour faire le même trajet au début de la navigation à vapeur, c'est-à-dire vers 1825. On verra par les lignes qui suivent que les bateaux de cette époque différaient par d'autres particularités encore des superbes et confortables vapeurs de la Compagnie générale de Navigation. Nous les extrayons d'un récit dû à la plume d'un écrivain de la Suisse allemande, F. Meissner, et publié en 1828 par les *Alpenrosen*, périodique illustré offrant quelque

analogie avec le *Foyer romand*, et dont plus d'un de nos confédérés du centre et de l'est regrettent la disparition.

I

C'était au port de Genève, par une radieuse matinée du mois d'août 1828. En attendant l'arrivée de l'ami qui devait m'accompagner sur le Léman, je contemplais le *Winkelried*, à l'ancre au milieu d'une flottille de chaloupes et de grandes barques à voile. Par son volume, ainsi que par la forme de sa coque, le *Winkelried* ressemble aux navires à vapeur des côtes de la Grande-Bretagne et à ceux qui forment en quelque sorte un pont volant entre Douvres et Calais ; il n'en diffère que par le gréement et la structure des mâts. Ses flancs sont peints en blanc et en vert. Au-dessus des roues, dans des écussons accolés, éclatent les couleurs de Genève et de Vaud. Une tente de toile blanche coiffe le pont d'arrière, et à la poupe flotte majestueusement un drapeau où la croix fédérale étend ses bras dans un champ rouge piqué de vingt-deux étoiles.

Du bateau, comme pour inviter à la promenade, une musique jouait toute sorte d'airs entraînans, longtemps avant six heures du matin. A ce concert succéda le tintement d'une cloche, signal du départ imminent. Une multitude de gens grouillait déjà sur le *Winkelried*, et cependant les petits canots ne cessaient d'amener de nouveaux passagers. Bref, c'était un tableau d'une extrême animation, à laquelle ajoutait encore la présence des innombrables badauds, plantés sur la rive comme s'ils eussent assisté à la venue de quelque majestueux vaisseau-amiral.

Mon ami m'ayant enfin rejoint, nous prîmes place à bord, tout à l'arrière. Le pont d'avant est destiné aux voyageurs du commun ; le prix des places y est plus modique, quoiqu'on y puisse fumer, ce qui n'est pas toléré à l'autre bout du bateau, où se réunit la société fashionnable.

De même que tout passager fait à l'ordinaire la reconnaissance du vaisseau qui le prend pour la première fois à son bord, de même, avec la permission de mes lecteurs, je ferai la topographie sommaire du *Winkelried*. Des deux côtés de la cheminée plantée au centre du vapeur, se trouvent des cages sous lesquelles tournent les roues. Au devant, c'est-à-dire du côté de la proue, une sorte de grande boîte permet, à travers les joints de ses planches, de glisser un regard dans la cale sur la chambre des machines et sur celles-ci elles-mêmes. Un escalier descend en ce lieu, mais l'accès en est sagement interdit pendant la marche du bateau, car les aveugles engins auraient tôt fait de broyer les curieux dans leurs puissants bras d'acier. Plus en avant encore, une autre petite construction abrite les degrés conduisant à la cabine antérieure. Des bancs sont disposés autour de ces deux constructions, autour de la cheminée, ainsi que tout le long du bastingage. La proue est ornée d'une statue de bois représentant Winkelried embrassant les piques des ennemis, et par-dessus la tête du héros passe un tuyau par où s'échappe la vapeur quand le bâtiment stoppe. Séparé de l'avant par une palissade, le pont d'arrière n'est pas très grand, mais on y a tout de même plus de place que sur l'autre pont, parce qu'il ne porte, avec ses banquettes, que la petite cabutte au plafond vitré qui donne accès à la cabine, et aussi parce qu'il n'est pas encombré de malles et de marchandises, tout cela étant déposé à l'avant. Une espèce de balcon surélevé, à côté du gouvernail, forme un petit belvédère où une personne seule peut s'installer très commodément et jouir tout à son aise du panorama, attendu que ce poste domine une partie du bateau. La cabine est proprette et confortable. Le jour lui vient par le vitrage de l'escalier et par les hublots ; des glaces sont

suspendues à ses parois ; des sièges capitonnés ayant devant eux de petites tables courent sur tout son pourtour ; bref, il s'en faut de peu qu'on ne se croie transporté dans un café de Paris ; on y trouve même une petite bibliothèque, de telle sorte que le passager surpris par le mauvais temps peut se distraire en lisant la *Nouvelle Héloïse*, de Rousseau, ou le *Voyage sentimental*, de Yorick. A côté de l'escalier se trouve une petite cuisine. Derrière celle-ci, un étroit cabinet meublé d'une large chaise longue est réservé aux dames souffrantes. Enfin, le haut fait d'Arnold de Winkelried, gravé sur cuivre, décore la cage de l'escalier.

Des choses inanimées, passons, si vous le voulez, aux voyageurs que va emmener notre bateau à vapeur. La plupart ne sont pas du pays ; un seul coup d'œil suffit pour m'en convaincre. D'après leur langage, je reconnais parmi eux des Français, des Allemands, des Anglais, des Italiens, des Hollandais aussi, et des Russes ou Lettons. L'un de ces étrangers me frappa par son rare embonpoint. C'était un homme dans la cinquantaine, épais et court. Il portait une culotte verte et des guêtres de même couleur, qui montaient jusqu'au mollet. Son front s'abritait sous une légère casquette à la visière très proéminente, et ses mains croisées s'appuyaient sur la pomme d'or d'un jone d'Espagne. Pas n'était besoin de le considérer longuement pour deviner en ce mortel un adversaire décidé de tout effort. Aussitôt à bord, il s'était assis sur la banquette la plus large. Ses yeux, ses joues, sa bouche tombante, étaient, comme ses jambes, figés dans une rigide immobilité. Assises à ses côtés, une dame d'un certain âge et une jeune personne — sa femme et sa fille, apparemment — s'entretenaient avec animation ; mais leur babil le laissait insensible. La vérité m'oblige à dire cependant que, de temps en temps, il donnait un signe de vie ; c'était lorsque sa main droite allait de sa tabatière à son nez, puis s'étaisait devant sa bouche pour dissimuler certain mouvement qu'il est bien inutile de dépeindre.

Il y avait un personnage qui formait un piquant contraste avec ce fils indolent des Pays-Bas (car je ne tardai pas à apprendre sa nationalité) ; c'était un Français dans la force de l'âge, sans rien de bien saillant dans ses dehors, mais qui se faisait remarquer de chacun par son extrême vivacité. Il ne demeurait pas cinq minutes à la même place ; on le voyait tantôt ici, tantôt là, s'asseyant, se levant, adressant la parole à tout le monde, aux dames aussi bien qu'aux messieurs, sans épargner les Anglais, dont la mine disait assez le médiocre plaisir qu'il leur causait.

Je remarquai aussi un petit vieillard à la perroque poudrée, aux vêtements et au maintien trahissant l'ancienne mode française. Ainsi que je le sus plus tard, il avait été capitaine dans un régiment suisse au service étranger. Toutes ses allures dénotaient un singulier alliage de politesse exagérée et de brusquerie militaire.

De la société féminine, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'elle comprenait quelques jeunes Anglaises dont la rayonnante beauté eût pu remplacer le charme du paysage, si les nuages furent tombés sur le lac et sur ses rives enchanteresses.

Tandis que je faisais ainsi ma ronde, la cloche donna le signal, les roues se mirent à tourner et le bateau s'éloigna du rivage sans nous faire éprouver la moindre secousse.

(A suivre.)

Rats de basse-cour et de cave. — La Fontaine, dans une de ses fables, montre comment deux rats savent s'associer pour voler un œuf. L'un se couche sur le dos, prend l'œuf entre ses pattes, et son compère le tire par la queue.

Le fabuliste n'a rien inventé. Un de nos con-